

Yannick Haenel

Je cherche l'Italie



folio

COLLECTION FOLIO

Yannick Haenel

Je cherche l'Italie

Gallimard

Cet ouvrage a précédemment paru
dans la collection L'Infini dirigée par Philippe Sollers,
aux Éditions Gallimard.

© *Éditions Gallimard, 2015.*

Couverture : Luca della Robbia l'Ancien. Représentation
du Psaume de la Bible 150, attribué à David, 1431-1438.

Yannick Haenel coanime la revue *Ligne de risque*. Il a notamment publié aux Éditions Gallimard *Évoluer parmi les avalanches*, *Introduction à la mort française*, *Cercle*, prix Décembre 2007 et prix Roger Nimier 2008, *Jan Kariski*, récompensé par le prix Interallié et le prix du Roman Fnac en 2009, et *Les Renards pâles*. Le prix littéraire de la Sérénissime lui a été décerné en 2015 pour *Je cherche l'Italie*.

On lui doit également *Poker*, en collaboration avec François Meyronnis, livre d'entretiens avec Philippe Sollers.

« Il portait en ses mains le feu et le couteau »

Genèse, *XXII*, 6

La porte du Paradis

Je suis arrivé à Florence un matin de janvier. La lumière était grise ; une pluie glacée tourbillonnait sous les arcades du Vieux Marché. J'avais passé la nuit dans le Palatino, le train qui relie Paris à l'Italie, et voici qu'en traversant le quartier de San Lorenzo je riais de bonheur. J'étais trempé, mais la tempête ne m'atteignait pas : la simple idée de marcher dans la ville de Dante, de Masaccio, de Michel-Ange suffisait à ma joie.

J'attendais tout de l'Italie : des aventures et du repos ; des sensations de feu ; de l'apaisement. Je désirais une vie large et bleue, loin des angles morts de la France. Je n'avais absolument aucun but : juste du temps, et une soif immense d'églises, de fresques, de sculptures ; comme le narrateur dans Proust, je brûlais d'« inscrire les dômes et les tours dans le plan de ma propre vie ».

On était en 2011. Berlusconi était encore au pouvoir. Impossible d'oublier sa tête : placardée dans tous les kiosques, en une des journaux, on

ne voyait qu'elle. Et partout, en gros titres, l'expression : « BUNGA BUNGA ». Berlusconi était entouré, sur chaque photographie, de jeunes femmes en tenue légère qui formaient autour de lui un cortège vénal. La vulgarité est toujours infernale : Berlusconi souriait. Ce sourire éclaboussait la ville : il proclamait la satisfaction du souilleur.

Il était à peine neuf heures du matin. On me donnerait les clefs de l'appartement à dix-huit heures. Demain, très tôt, le camion de déménagement arriverait, puis, dans l'après-midi, Barbara et notre fille. J'avais la journée devant moi ; cette joie que tous les voyageurs connaissent accordait à mon arrivée la fraîcheur d'une aventure : une vie nouvelle s'ouvrait, et il semblait facile de la vivre.

Au milieu de la via Cavour, je m'abritai sous un porche pour fumer une cigarette. C'était le palais des Médicis. À travers la grille, je pouvais distinguer la cour intérieure : une colonnade en pierres gris-bleu courait autour d'une statue d'Orphée. J'avais souvent imaginé Laurent le Magnifique, accompagné du philosophe Marcile Ficin et de l'extraordinaire Pic de la Mirandole, descendre dans cette cour où l'on tendait à chacun la bride de son cheval : ils étaient jeunes, studieux, pleins de gloire, et vêtus de soie pourpre, ils flambaient dans les rues de Florence, au galop jusqu'à Fiesole, vers les collines, vers les villas.

Un jeune Noir avec un grand K-way rouge s'arrêta pour me vendre un parapluie. Je lui dis

que je n'en voulais pas : « *Mi piace la pioggia* » (J'aime la pluie), dis-je en baragouinant. Le jeune homme insistait, il sortit de son sac à dos des mouchoirs, des porte-clefs, des chewing-gums. Je lui donnai un peu d'argent et lui offris une cigarette. On se mit à fumer tous les deux en regardant la pluie. Elle tombait avec la violence d'un déluge : déjà, d'immenses flaques débordaient sur les trottoirs.

Le jeune Noir était sénégalais, il venait de l'île de Gorée. J'avais vécu à Dakar dans mon enfance, nous parlâmes un peu de son pays, et de l'Italie où, selon lui, il était impossible de vivre. Aucun travail ici, la crise faisait mal, et pour les étrangers c'était un calvaire. Il passait ses nuits sur une moitié de matelas dans un hangar, loin de Florence ; il fallait prendre le train très tôt et chaque jour trouver de l'argent sinon on était jeté dehors. Ses yeux étaient rouges, il s'accroupit, l'air égaré, le dos contre le mur, et chantonna en fermant les yeux.

La douceur d'un tel chant était déchirante ; il y avait, dans cette pauvre mélodie où se crie l'exil, une ampleur qui grandissait sous la voûte et se libérait comme un gospel, plus sombre, plus grave, en tournant dans la cour des Médicis ; la voix de ce jeune homme avait traversé des siècles, et depuis Gorée, l'île des esclaves au large du Sénégal, elle répétait le vieux murmure des souffrances : le monde des vivants, disait-elle, ne cesse de mentir.

La pluie se calma, je saluai le jeune Sénégalais et repris ma route.

Je débouchai sur la piazza del Duomo. Le vent y tournait comme sur l'océan déchaîné. J'avais espéré cette lumière bleue et dorée qui donne aux paysages toscans leur splendide indifférence ; mais le ciel était obstinément gris, presque noir. J'avançais sous la pluie, le visage dégoulinant, mon manteau lui-même n'était plus qu'une flaque.

La cathédrale, le Baptistère, le Campanile : tout me sauta aux yeux. C'était énorme, abrupt, blanc comme la foudre. Ces trois volumes de marbre, en se tournant l'un vers l'autre, inventent un rapport informulable – une figure de l'esprit. Je les voyais entrer dans l'espace, s'attirant, se poussant l'un l'autre : sphère, rectangle, tube, les trois formes bougeaient avec des éclats verts et roses, comme des animaux divins, et de ce mouvement fou se déduit un intervalle qui n'est comblé par rien.

Chaque fois que l'espace s'ouvre, je vois la Baleine. Melville compare Moby Dick à la basilique Saint-Pierre. C'est à la fois un œil, un trou et le coup de force qui, dans le ciel, fait vaciller les proportions.

L'espèce de roman qu'est devenue ma vie depuis une dizaine d'années fait apparaître à tout propos des noms qui m'ouvrent un chemin. C'est eux qui m'indiquent la reprise des aventures : je n'existe qu'à travers des éblouissements. Je compris, ce premier matin, que Florence n'est pas seulement une ville avec ses banques, ses commerces et ses monuments, ni même ce musée vivant que décrivent paresseusement les guides, mais une trouée dans l'univers.

Je reçus un sms de Barbara, qui, depuis Paris, me souhaitait la bienvenue. Elle était née à Prato, la ville voisine ; c'était une vraie Toscane – une *Étrusque*, comme je l'appelais. Pour elle, venir habiter à Florence avec moi, après dix années à Paris, c'était une manière de retrouver son enfance. À la fin de son sms, elle avait joint ces vers de Laurent le Magnifique :

*Quant'è bella giovinezza
che si fugge tuttavia !
Chi vuol esser lieto, sia :
di doman non c'è certezza*

(Comme est belle la jeunesse
qui s'envole si vite !
Soyez heureux, n'attendez pas :
demain n'est jamais sûr.)

Je me disais : l'Italie est une source, et celui qui parvient à vivre à la source s'ouvre le chemin du bonheur. Voilà : nous venions ici pour être heureux.

La pluie avait durci, elle tombait sans relâche. Je me suis approché de la porte du Baptistère. Elle était toute dorée – elle brillait comme un joyau. C'était la porte sculptée par Ghiberti, celle que Michel-Ange, admiratif, nomma la porte du Paradis.

Dix panneaux figurent des scènes de la Genèse ; ils s'écrivent dans le miroitement du bronze ; des feuilles d'or y allument des éclairs où viennent tournoyer les élans de l'Écriture, ses déchire-

ments, ses envols, le silence où s'accomplit sa prophétie.

Il y a le corps allongé d'Adam, sa tête repose dans le creux de sa main, son affliction étrange annonce le Christ ; des anges élèvent le corps d'Ève à travers les airs, et sa grâce est parfaite : on voit bien qu'une telle nudité s'égale à la Création, qu'elle éclipse le reste, légère, comme un flocon de neige ; puis Adam et Ève sont expulsés, les voici qui traversent une porte, et si cette porte est bien celle qu'on regarde, ils viennent à nous, ils sont ici, à nos côtés.

Le petit ventre d'Ève est désirable, il brille maintenant, ses éclats glissent dans la lumière. La solitude d'Ève m'émeut, son désir de vivre est absolu, c'est la *ragazza indicibile* des Mystères, celle qui connaît la prairie des origines, celle qui, entrant et sortant de l'abîme, possède la clef des récits.

Puis ce sont des montagnes aiguës, des à-pics, des corps courbés sous l'effort, et les bras levés de Caïn qui s'apprête à tuer son frère. Noé, ivre, est allongé lui aussi comme Adam, tandis que les animaux trouvent leur chemin dans le monde et que ses fils tiennent conseil ; il y a un petit fagot de bois au pied d'un autel où se prépare le sacrifice d'un bouc, pour plaire à Dieu ; les bras se lèvent encore, vers le ciel qu'on interroge, et tout file jusqu'aux cèdres immenses, dont les troncs adorables rappellent les gestes d'Ève : trois anges se penchent sur Abraham, sa femme sort de la tente, elle rit.

Plus haut, là-bas, au sommet d'une montagne où ils sont montés afin de s'exposer au regard de Dieu, Abraham lève un couteau pour égorger son fils ligoté sur un fagot ; une main arrête le geste d'Abraham : c'est un ange – il semble venir tout droit de la porte qu'Adam et Ève ont franchie, et tout, sur ces panneaux, semble franchir à chaque instant une porte, tout semble simultanément passer d'un état du savoir à un autre.

La Genèse raconte cette extase : des illuminations affluent pour fonder une histoire. Voici que Moïse reçoit les Tables, le Sinaï s'enflamme dans une voix, les Hébreux reçoivent la lumière. Le désert s'arrête enfin, et ce sont des palais, des clans, des guerres : les hommes et les femmes s'affairent, il y a Jacob et Ésaü, Joseph, Josué devant les murs de Jéricho, David en triomphe sur un char, et réunis au terme de ce parcours, au-dessus d'une mêlée de fête qui les consacre, la reine de Saba et Salomon se tiennent la main, comme si Adam et Ève, perdus dans le temps, n'avaient cessé, sous d'autres incarnations, de tendre vers cet instant de gloire où *l'amour est retrouvé*.

La pluie avait cessé. Une lumière s'emparait de la ville, et c'était bien la lumière annoncée, celle qui comble à l'avance le voyageur de Proust, lui qui n'ira pas à Florence, mais qui rêve son séjour au point de le vivre entièrement dans ses phrases : une « lumière matinale, poudreuse, oblique ».

Je répétais ces mots en les savourant : « lumière matinale, poudreuse, oblique ». C'est dans *Swann*,

je crois. Le narrateur rêve aux villes italiennes ; parmi elles, « deux cités Reines », Venise et Florence, se partagent ses faveurs. Il ira à Venise ; pas à Florence.

J'y étais, moi – j'étais bel et bien là. En un sens, je faisais ce voyage à sa place. Car rien n'est moins sûr que la présence ; qui peut dire sérieusement : « J'existe » ? Eh bien ce matin, une chose était sûre : j'étais là – vraiment là. La porte du Paradis, la pluie, le chant du jeune Noir et la tête affreuse de Berlusconi formaient un espace qui s'ajustait à mon esprit.

Alors oui, « matinale, poudreuse, oblique » : c'était la lumière que j'espérais, son dégagement brutal, ce couteau de clartés qu'elle prodigue avec un plaisir sec. Le ciel est dur ici, d'une blancheur obstinée, même en janvier. Cette blancheur vous réclame : l'air existe pour élargir le vide – pour inventer des clairières.

J'étais absorbé par le flot de lumière de la porte du Paradis. Comblé. Presque égaré. Il y en a qui prient, moi j'ai des extases. Le mot peut sembler excessif, il désigne pourtant ce qui m'arrive lorsque j'aborde une frontière. Face à la porte du Paradis, avec mon stock de phrases et ma joie de voyageur, j'accomplissais un rite : la porte n'était pas qu'un symbole – j'étais en train de me placer sous sa protection.

Est-il possible que la contemplation conduise à la jouissance ? Ces petites scènes de bronze s'animent comme de la dentelle, et la dentelle

est féerique, elle danse, elle oublie ses limites : avec elle, ce matin, je brûlais.

Je n'étais pas étonné de devoir passer par un feu : on n'approche de son désir qu'en affrontant ce qui l'empêche. Existe-t-il un désir qui brûle sans se consumer ? Je regardais ce groupe de femmes qui, dans le panneau consacré à Jacob et Ésaü, sont tournées l'une vers l'autre. Je me disais, comme Rimbaud : « Je vois des femmes, avec les signes du bonheur. »

Elles sont quatre, et les plis de leurs robes contiennent un trésor d'histoires sexuelles ; leurs noms me reviennent : Rachel, Léa, Bilha, Zilpa ; Jacob couche avec chacune d'entre elles, il ne fait que ça, coucher, son destin en dépend, d'une manière presque comique. L'une de ces femmes porte sur la tête un paquet, qu'elle retient d'une main, avec un geste de servante qui ressemble à ce mouvement où Aby Warburg, l'historien génial et fou de la Renaissance, a détecté l'image antique de la bacchante. Je me disais : si cette femme est en proie au délire bachique, qu'y a-t-il dans son paquet ? En riant, j'ai pensé : la tête d'un homme. Celle de Jacob ? Alors cette porte dissimule un récit secret, la place du Duomo est un lieu dangereux, je dois prendre garde à ne pas perdre la tête.

Durant la nuit, allongé sur la couchette du train, j'avais ressassé mes raisons de vivre. Pourquoi venais-je en Italie ? Une formule tournait dans ma tête, cette vieille formule usée : « FAIRE LE POINT ».

Oui, j'allais *faire le point*, comme on fait le vide – comme on ajuste une focale. L'arrivée de l'infini dans une existence ne se prévoit pas : en contemplant la porte, en suivant ces cortèges qui volent, ces jeunes filles drapées comme des anges et ces pierres de sacrifice où les animaux et les hommes échangent leurs vies à la lueur d'un couteau, en me glissant parmi ces tournoiements de lignes qui sont invisibles et s'embrasent comme des feux rituels j'avais compris que ce point n'était pas fixe, et qu'en un sens, il ne se trouve nulle part ; j'apercevais une lueur, mobile et frémissante, qui ne cessait de passer d'un panneau à un autre, comme un feu follet ; et cette lueur, ce matin, s'adressait à moi.

Quelque chose avait donc lieu ici et me traversait, *comme si j'étais invité*.

Invité à quoi ?

Le point le plus vivant n'habite plus dans le monde qu'on dit « réel », celui de la valeur chiffrée, celui de la circulation instantanée de l'argent. À une époque où la crise financière a débordé le monde, où elle a remplacé *pour toujours* l'idée de destin, où la spéculation financière prévaut sur l'ensemble des inscriptions, et les réduit l'une après l'autre à rien, le point s'éloigne ; et sans doute est-il devenu complètement étranger à nos préoccupations, oublié derrière l'épaississement de la sensibilité, comme une perle qui roule, inutile, sous un vieux meuble.

Car en même temps que je contemplais béatement les formes dorées de la porte, j'entendais